

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 52

Artikel: Un trait de la jeunesse de M. de Bismark
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

poudre à tirer, broyez-la très fin et roulez-la dans un petit tube de papier, comme si vous faisiez une cigarette; vous profitez du moment où l'enfant atteint du croup aspire l'air dans son lamentable sanglot pour lui souffler cette poudre dans la bouche. Les fausses membranes qui obstruent la gorge se dissolvent, paraît-il, au contact des trois corps qui entrent dans la composition de la poudre, savoir le charbon, le soufre et le saipître.

Nous faisons les vœux les plus sincères en faveur de l'efficacité de ce remède très simple; qu'on peut se procurer très rapidement.

D.

Les petits chanteurs du 31 décembre.

On pourra se convaincre par ce qui va suivre que l'habitude des petits enfants pauvres d'aller mendier de porte en porte, la veille de l'An, est très ancienne, puisqu'on en retrouve l'origine dans la religion celte.

César nous apprend que les Gaulois tenaient chaque année une grande assemblée où l'on cueillait le gui de chêne, qu'ils regardaient comme sacré. Leur chef montait sur le chêne, coupait le gui avec une faucille d'or, et le premier jour de l'an, on le distribuait au peuple comme une chose sainte, en criant: *Au gui, l'an neuf!* pour annoncer la nouvelle année.

Cette cérémonie païenne est ainsi racontée dans les *Martyrs*, de Chateaubriand: « La prétresse des druides avait une tunique noire, courte et sans manches, qui voilait à peine sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'élevait et s'abaissait comme l'écume des flots. Quand la nuit fut venue, elle s'avança, au milieu de la forêt, vers un de ces rochers isolés que les Gaulois appellent dolmen et qui marquent le tombeau de quelque guerrier; puis elle frappa trois fois des mains en prononçant à haute voix ces mots mystérieux:

« Au gui l'an neuf! »

A l'instant brillèrent dans la profondeur du bois mille lumières; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois; les barbares sortirent en foule de leur retraite; les uns étaient complètement armés, les autres portaient une branche de chêne à la main droite et un flambeau dans la main gauche. Au premier désordre de l'assemblée succèdent bientôt l'ordre et le recueillement et l'on commence par une procession solennelle. Des eubages marchaient en tête conduisant deux taureaux blancs qui devaient servir de victimes; puis suivaient les bardes chantant les louanges de Teutatès, les disciples, le héraut d'armes vêtu de blanc et tenant une branche de verveine entourée de deux serpents, les sénaris et enfin la druidesse.

On s'avanza vers le chêne où l'on avait découvert le gui sacré; on dressa au pied de l'arbre un

autel de gazon. Les sénaris y brûlèrent un peu de pain et répandirent quelques gouttes de vin. Ensuite un eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la druidesse; une saie blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite; les autres eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée. »

Des vestiges de ces coutumes païennes ont persisté en France, surtout en Bretagne, après dix-neuf siècles, dont dix-sept de christianisme. Les paysans de ces contrées ont conservé l'usage des mots : *Au gui, l'an neuf!* Tous les gamins vont les chanter de porte en porte la veille du premier janvier, pour souhaiter une bonne année.

Cette chanson est tout à fait démonstrative au point de vue de la tradition. L'enfant chante en arrivant à la porte:

Bonsoir, messieurs, madames,
Et toute la compagnie;
Nous venons à la fête,
Qui est le gui l'an ney.
Donnez-nous de bonne grâce
Un peu de charité,
Et faites-nous l'aumône
Pour notre gui l'an ney.

Si l'on tarde trop à donner les étrennes, la chanson trahit une certaine impatience:

Si vous ne donnez rien,
Ne nous faites pas attendre.
Ha! vous parlez à l'aise,
Les pieds sur les tisons,
Assis sur votre chaise;
Nous sommes à la porte,
Ha! pour Dieu s'il vous plaît,
Un peu de gui l'an ney.

Le cadeau reçu, on chante la reconnaissance :

Merci, merci, madame
De ce petit présent
Que Dieu et la sainte Vierge
Qui règnent au firmament,
Vous donnent toujours, toujours,
De l'an les plus beaux jours.
Merci de la bonté
De votre gui l'an ney.

Un trait de la jeunesse de M. de Bismarck. — Dans quelques mois, va venir, en même temps que le 70^e anniversaire de la naissance du chancelier de l'empire, le cinquantenaire de son entrée dans les fonctions publiques, qui sera célébré avec une grande solennité. A Pâques 1835, le jeune Bismarck, après avoir passé ses examens, prêta serment en qualité d'auditeur au tribunal de Berlin. Une anecdote, qui remonte à cette époque de sa vie, est racontée par les journaux allemands, à l'occasion de la fête annoncée.

Le jeune aide judiciaire remplissait les fonctions de greffier. Un jour, dans l'interrogatoire que l'on fait subir à un individu, celui-ci montre tant d'insolence qu'il pousse à bout la patience de l'auditeur, qui se lève en sursaut et s'écrie: « Monsieur, modérez-vous, ou je vous jette à la porte. » Le juge frappe amicalement sur l'épaule du greffier surex-

cité et lui dit en le calmant : « Monsieur, jeter cet homme à la porte, c'est mon affaire. » L'interrogatoire continue, mais peu d'instants après, M. Bismarck bondit de nouveau et crie d'une voix tonnante : « Monsieur, modérez-vous, ou je vous fais mettre à la porte par M. le juge. »

Binbin et le code pénal.

Binbin, lo tsachào, avâi étai prâi ein contraveinchon onna demeindze matin, et dut portâ sè tsaussès devant lo dzudzo. Cosse l'embétavè gros, et va déemandâ à ne n'avocat que cognessâi se ne porrâi pas s'esquivâ dè l'ameinda, ein deseint que l'avâi volliu tiâ on renâ que menacivè dè dévorâ sa dzenelhîre. L'avocat que n'étai qu'on farceu et qu'amâvè bin rirè dâi misérès dâo pourro mondo, làfâ : Oh bin vo n'ai rein à risquâ ; vo n'ai qu'à laissi derè lo dzudzo tot cein que voudrà, et quand l'arâ tot de, vo n'ai qu'à lâi férè : Démendo lo bénéfico dè l'article dozè dâo code pénal.

L'est bon. L'avocat avâi racontâ l'afférè à 'na troupa d'eins, qu'alliront ti à l'audience dâo dzudzo, po rirè on bocon. Quand lo dzudzo eut liaisu la plieinte dâo gendarme, ye fe à Binbin que d'après la loi lo condanâvè à l'ameinda.

— « Démendo lo bénéfico dè l'article dozè dâo code pénal », se repond Binbin, ein sè reingormeint, et ein vouaiteint lo dzudzo ào blicanc dâi ge.

Lo dzudzo preind lo code, tsertsè l'article dozè et fâ à Binbin : Eh bin vouaïquie cè articlo : « Tot condanâ à moo arâ la téta copâie. »

Adon vo z'arâi faillu ourè lè recaffâiès dè tot cè mondo qu'étai perquie et qu'étai venu espret. Tsacon s'ein allâ ein sè toseint lè coutès, hormi Binbin que dut payâ la contraveinchon et que sè ramassâ furieux contrè ella tsaravoûta d'avocat, dè l'affront que lài avâi quie fê.

L'exploit de frère Polycrate.

VII

La chronique du Dézaley relate le curieux discours que Frère Polycrate tint à Monseigneur l'évêque de Lausanne et aux vénérables abbés de Haut-Crêt, Montherond et Haute-Rive. Je vous en fais grâce ; qu'il vous suffise de savoir que, lorsque Frère Polycrate eut fini de parler, sa proposition fut acclamée ; l'évêque lui-même se leva pour le presser comme un sauveur, avec effusion, contre sa poitrine.

Le capitaine Thébaut et le frère Polycrate quittèrent la salle du conseil à la hâte, tout frétilants d'une joie maligne ; arrivés sur la terrasse du jardin, le premier porta à sa bouche une corne de bouquetin suspendue par des chaînettes d'argent au ceinturon de son épée, et en tira une série de sons prolongés qui réveillèrent les échos. A ce signal convenu, les moines en faction et ceux qui étaient en embuscade dans les vignes et derrière les amandiers du verger, remontèrent la côte les uns après les autres comme des fourmis chassées par la pluie et rentrant à la fourmilière... On entendait de toutes parts de lourds piétinements et de longs efforts de souffle. Il y en avait qui avaient pris les sons du cor pour un appel au combat ; ils croyaient l'ennemi aux portes, et, blêmes d'épouvante, sentant leurs jambes se dérober sous eux,

ils étaient près de chanceler comme de grosses toupies.

Le capitaine Thébaut adressa à sa petite troupe quelques paroles à demi-voix : le courage revint aux plus épouvantés... Après avoir placé quatre sentinelles aux quatre ailes de la maison, il se mit à la tête de ses vallants frères d'armes, et, armé d'un falot, il leur ordonna de le suivre.

Il était minuit ; rien n'était encore venu troubler le profond silence qui régnait. Les chouettes et les hibous qui, d'habitude, à cette heure, commencent leur triste duo dans les bois du mont de Gourze et sur les hauteurs rocheuses de Chexbres, se taisaient. La nuit avait perdu beaucoup de sa brillante splendeur ; les nuages, roulant comme de noirs tourbillons de poussière soulevés par le vent, voilaient de temps à autre la clarté de la lune et celle des milliers d'étoiles semées comme des vers-luisants dans les champs du ciel... La surface du lac ne miroitait plus que par éclairs dans l'ombre, quand un rayon lunaire y promenait lentement sa traînée ruisseante de paillettes d'or... Ces interruptions de lumière n'étaient guère propre à rassurer les quatre sentinelles isolées qui se cachaient derrière un rideau de vigne ; en ces moments-là, elles se tenaient immobiles, elles arrêtaient leur respiration et ouvraient une oreille toute grande.

Frère Polycrate, un énorme trousseau de clefs à la ceinture, se montrait de temps en temps sur la terrasse du jardin ; une seconde après, il disparaissait subitement comme un spectre, puis il revenait ; parfois il s'avancait à pas de loup, en se baissant, jusqu'à l'extrémité du verger : là, il se couchait à plat ventre au pied d'un arbre et, aussi immobile que lui, il tenait ses yeux fixés dans la direction de Vevey.

Vers trois heures, les étoiles s'éteignirent comme des lumignons que l'on souffle ; le firmament devint complètement noir. L'anxiété des sentinelles redoubla, et lorsqu'elles deux gros chiens que le capitaine Thébaut avait déchainés aboyèrent de leur large gueule, elles posèrent leur arme avec précaution et prirent en tremblant leur chapelet... Frère Polycrate était à son poste d'observation ; il tressaillit d'aise ; ses petits yeux s'illuminèrent et un sourire malin, pour ne pas dire astucieux, effleura ses lèvres. Il avança sa tête plus avant dans l'obscurité, ses narines se dilatèrent comme celle d'un animal carnassier qui flaire une proie... Bientôt de légers bruits de pas, puis de rauques chuchotements parvinrent jusqu'à lui... Sa prunelle de lynx ne tarda pas à distinguer de vagues formes humaines qui se mouvaient avec prudence au pied de la colline. « Ah ! les sacrifiants, murmura-t-il entre ses dents, ils voulaient nous surprendre. » Les ombres se rapprochaient : elles gravissaient silencieusement la côte, en se tenant dans la ligne d'ombre projetée par le mur qui borde le chemin. Par un de ces hasards inexplicables, quelques étoiles se dégagèrent tout à coup des nuages qui les voilaient, et le frère Polycrate, masqué derrière un cep feuillu, le cou allongé, reconnaît d'une manière parfaite, à leur singulier accoutrement, ces sauvages montagnards bernois dont le nom seul était un objet de terreur dans les riches contrées du Pays de Vaud. Leurs armes, volées dans les châteaux ou sur les champs de bataille, offraient le contraste le plus étrange ; celui-ci portait une hallebarde magnifique, ornée de clous d'or et ciselée avec un art merveilleux ; celui-là n'avait qu'un simple épée garni de fer ; chez un autre, la cuirasse était neuve, brillante et de grand prix, tandis que le casque était rongé de rouille, bossué et ne garantissait la tête qu'à demi... Ah ! Messieurs, quelle troupe de bandits cela faisait... Ils vous dévalisaient un castel en quelques heures et vidaient une cave en une nuit ! Des ours qui seraient venus se saouler de raisin dans les